

Le Temps libre. Journal et vertige

Normand Doiron

Volume 20, Number 3, Winter 1984

Relire Saint-Denys Garneau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036840ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036840ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Doiron, N. (1984). Le Temps libre. Journal et vertige. *Études françaises*, 20(3), 51–64. <https://doi.org/10.7202/036840ar>

Le Temps libre Journal et vertige

NORMAND DOIRON

À Lucie et à M. Gilles Marcotte

Les mots tombent devant lui comme dans le néant, ils n'ont plus de résonance, et on dirait que son regard sur eux les vide de leur enveloppe charnelle, et les laisse nus dans toute leur niaiserie, comme vides.

SAINT-DENYS GARNEAU, *Journal*¹

JOURNAL

Je pose d'abord un temps libre, celui que prend tous les jours, en marge du monde, le diariste à écrire. Le journal s'oppose à l'agenda — dans l'acception moderne du mot —, le suppose déjà, où le diariste inscrira une vacance : temps du journal. Ainsi cette liberté, qui dès lors nous paraît celle du journaliste et celle même de l'écriture du journal suivant l'esthétique d'un *ordre négligent*, heure-t-elle là une terrible limite : le *calendrier*, c'est-à-dire l'ordre rigoureux de la succession des jours. Cette première frontière installe un ordre pourtant qui apparaît tout de suite ambigu. À la fois de nature, et le jour — en fait l'alternance des jours — comme un souffle, donne le rythme du monde : la terre tourne sur elle-même. À la fois de culture, et le calendrier exprime alors l'ordre du sacré, du pouvoir ou du travail. Par «moi», la liberté humaine se dégage de la fatalité naturelle². Mais il existe une limite à cette entreprise. Le diariste n'a pas tout son temps. Que le journal consignerait-il alors? Il n'a pas même le temps du tout. Lui qui se pensait libre, se découvre prisonnier de l'enchaînement des jours, et le calendrier se fait gardien.

1. P. 387 de l'édition du *Journal* donnée par Jacques Brault et Benoît Lacroix dans Saint-Denys Garneau, *Œuvres*. Le sigle *J* renvoie à cette édition.

2. Pour un brillant aperçu du rôle des oppositions nature/culture, poésie/prose, dans la formation du MOI romantique, voir Paul Bénichou, «Michelet. Le Moi moderne», dans *le Temps des prophètes. Doctrines de l'âge romantique*, Paris, Gallimard, 1977.

Tandis qu'il en est le *sujet*, le diariste crée l'illusion qu'il est maître du temps. «*Je tiens, dit-il, un journal.*» Une habile stratégie narrative opère cette illusion.

1. TRAIT

Elle consiste d'abord à construire un artiste déséquilibré des parties instituées par la frontière séparant le calendrier du journal, à présenter sous un jour trompeur, avantageux pour le diariste, une somme d'inscriptions que ne vient balancer qu'un seul chiffre assez banal : une date. Comme si le temps n'avait pas toute sa valeur en lui-même, comme si quelque chose, quelqu'un, pouvait l'égaliser, voire même le dépasser en valeur — moi qui ai durée. Sur une première colonne, sur une première ligne, j'inscris une date. Sur une seconde ligne, lui faisant face, j'inscris — le plus possible — tout ce que je veux en ce jour, suivant le genre de journal tenu : profits pour le marchand, grâces pour l'âme en quête de Dieu, découvertes de pays pour le voyageur, désirs de l'autre pour l'intimiste. Le diariste multipliera les inscriptions, distinguera, opposant deux colonnes puis trois à une seule, gains, dépenses, profits. Le croisement de deux axes, date d'un côté, quantité de l'autre, constitue néanmoins la forme minimale du journal : TEMPS/TANT, tant de tel ou telle, et d'abord tant de temps.

2. CHIFFRE

Le diariste possède donc la passion du chiffre, laquelle peut devenir, par la précision moderne de la machine à calculer, une véritable fureur dont le journal intime et, sa contemporaine contrepartie extérieure, le journal de la grande presse imprimée donnent des exemples propres à jeter le trouble dans l'esprit. Le journal est calculateur, sinon toujours mercantile.

Je veux aussi, en à côté, noter les points matériels de ma vie, l'argent que je dépense par exemple chaque jour, afin de me tenir en contact et conscience de ces choses qui me sont étrangères (*J*, p. 331).

Le diariste met ses comptes à jour, et très souvent les règle avec les personnes de son entourage. Cette arithmétique nourrit une volonté d'inventaire. Il semble que le diariste administre le temps et qu'en regard il donne de sa propre valeur un simple compte rendu, exempt de toute interprétation, une écriture d'avant l'écriture — zéro — une écriture du chiffre. Nudité des

premiers temps³, car pour le diariste l'ordre des jours apparaît toujours fondateur, originel. Une vérité, fille du temps, ne peut que naître de cette interminable accumulation, une vérité en progrès perpétuel. «Je ne suis jamais; je deviens», se donne Gide pour devise⁴. Jour après jour, la vérité se fait plus complètement jour, une vérité fugitive, qui ne prétend à rien de plus, énormes et fallacieuses prétentions, qu'à la vérité d'un jour.

3. CALCUL

Ainsi, suivant les nombres entiers des jours, le journal peut-il s'interrompre et reprendre, ou ne pas reprendre, plus loin. Un nombre se décompose en d'innombrables fractions. De telle manière que le journal se construit d'un ensemble de fragments disparates — les jours se suivent mais... —, parfois de brides ou d'esquisses, de poèmes et de lettres, d'impressions, d'expériences de toutes sortes où le diariste écrit vouloir mettre un *ordre*, auquel en fait il se soumet. Une date d'un côté, quelques calculs de l'autre, tout ce que je *veux* en ce jour : profits, grâces, découvertes, désirs. Or, cette première opération confère au diariste un réel *pouvoir*, qui sur le plan du langage correspond au subterfuge du verbe *vouloir* : ordre qu'il intime ou qu'il met, demande qu'il adresse ou qu'il soumet. L'ambiguïté de cette invocation se trouve constitutive de tous les genres de journaux. Le diariste, face au calendrier, crée l'illusion qu'avec autorité il donne un ordre, alors qu'humblement il récite une prière⁵. Le journal intime poussera à bout ce manège : le pouvoir de l'intimiste se retournera contre lui en impuissance; et sa volonté, en paroles suppliantes.

JOURNAUX

La forme du journal adoptera, selon les genres de journaux, différents caractères spécifiques dont on pourrait proposer des

3 Sur la nudité comme lieu commun du journal intime, voir par exemple Robert Kanters, «Du nu en littérature», *Revue de Paris*, 1965, p. 104-112

4 *Journal*, 8 février 1927 Devise fidèle à celles de Montaigne et des Anciens Chez Saint-Denys Garneau, *Journal*, p. 538, «En somme, si vain que soit ce journal, il ne m'aura pas été mauvais, ni complètement inutile [] Et je ne serais pas surpris d'y découvrir, après coup, une certaine progression, ajustage des idées auxquelles il revient souvent »

5 *L'acte de langage* qui se trouve à «l'origine» du *journal intime* en tant que genre semble être non pas la confidence, comme le suggère notamment Jacques Chocheyras («La place du journal intime dans une typologie linguistique des formes littéraires», dans V del Litto (dir), *le Journal intime et ses formes littéraires*, Genève, Droz, 1978), mais plutôt la prière Dans *J*, p. 614 «Vouloir c'est pouvoir »

descriptions historiques précises. Les brèves indications données ici sur le journal de voyage et le journal spirituel, de même que sur quelques genres connexes, ne visent qu'à marquer la place, qu'à retracer l'histoire du journal intime se constituant, par une série d'intersections, à l'intérieur d'un système de genres.

La forme du *journal* convient particulièrement au récit de *voyage*. Il n'est pas surprenant en effet que la première chose qu'on oppose au temps soit l'espace, et que face à la date apparaisse bientôt un parcours, mesure de l'espace (Temps/Tant). De telle sorte que tous les journaux traceront plus ou moins clairement des itinéraires et que l'intimiste, héritant du vocabulaire du voyageur, pourra parler de découverte de soi et chercher par cette quête à se dépasser lui-même. Alors que le temps passe, l'illusion consiste ici à faire croire que le voyageur avance. De même que le monde se construisait sous le regard du voyageur («Le monde ne se passe pas d'être découvert», *J*, p. 431), de même l'intimiste adoptera des points de vue continuellement changeants, chaque jour de nouvelles perspectives («J'écris ce journal afin de faire le point tous les jours...», *J*, p. 331). Comme *foyer*⁶, le moi intime fait très probablement sa première et d'abord timide apparition dans le journal de voyage. On pourrait clairement montrer, dans le *Journal de voyage* de Michelet par exemple, que parallèlement à la notion romantique d'exotisme, l'intimité se développe comme l'envers nécessaire du monde, comme lieu de rassemblement de mes discours écartés. Une fois nommé le monde, et l'histoire écrite, que reste-t-il? — Moi⁷.

Le journal intime, particulièrement celui de Saint-Denys Garneau, apparaît plus proche encore du *journal spirituel*⁸. L'introspection de l'intimiste rejoint l'examen de conscience janséniste ou piétiste : sa solitude, la retraite religieuse, le continuel exil de l'homme sur terre, propose à la tradition

6. *J*, p. 490 : «Nous allons construire très logiquement ce développement de l'image qui mange le point central de la réalité, l'anémie, et entraîne dans sa chute finalement ce qui reste.»

7. Selon la fameuse réplique de la Médée de Corneille, que cite Michelet dans son *Journal* (23 mars 1842), Cf. P. Bénichou, *op. cit.*, p. 507-509, et M. Vercier, «Michelet, journal de voyage et journal intime», dans V. del Litto (dir.), *op. cit.*, p. 49-59.

8. Voir André Boland, «Journal spirituel», dans *Dictionnaire de spiritualité*, Paris, Beauchesne, 1974, p. 1434-1443, et Michel de Certeau, «Un préambule : le *volo* (de Maître Eckhart à Madame Guyon)», dans *la Fable mystique*, Paris, Gallimard, 1982.

chrétienne. Ce malaise, qu'éprouve l'intimiste face au monde, suffirait du reste à opposer son journal aux *mémoires*⁹, qui mettent en scène le moi glorieux d'un acteur de l'histoire. La misère de l'intimiste — coupé de l'histoire, du monde, de Dieu —, sa mutilation, atteignent parfois un insoutenable exhibitionnisme de la souffrance.

Je n'en puis plus! Je ne puis plus souffrir tout cela, c'est au-dessus de mes forces. Et pourtant, quand je dis cela, je sens bien que pourtant je recommencerais cette agonie, demain ou plus tard ou plus tard, ou ce soir même, et je sens bien que je n'ai pas atteint le paroxysme et que je pourrais souffrir cette horreur longtemps et longtemps, avec à peine de répit pour reprendre force, indéfiniment pendant des siècles. Je comprends peut-être par là l'enfer.
[...]

Je suis rompu, brisé, pulvérisé. Il ne reste plus rien que ce devoir insupportable en moi qui ne me laisse pas de repos, de cette espèce de repos de tout lâcher, de m'abandonner, tous muscles desserrés, au désespoir, à rien, à rien; dormir, dormir; ce dernier devoir d'espérer (*J*, p. 504s.).

La nudité, la solitude de l'intimiste retrouvent les accents du dénuement, de la dérélition, ceux de Job par exemple, et de sa lamentable prière. Entre le temps et moi, la confrontation est directe pour l'intimiste, ridicule, sans autre médiation qu'un langage geignard. L'intimiste ne prend pas même la peine, comme l'*autobiographe* qui se retourne vers son passé, de s'envisager comme un tout cohérent. Non, jour après jour, il tourne seulement, enfermé par la fuite du temps.

Ainsi le journal intime, voisin de traditions spirituelles plotiniennes ou franciscaines (saint Bonaventure, *Itinerarium mentis in Deum*), substitue l'itinéraire vertical à l'itinéraire horizontal, les abîmes de la conscience aux labyrinthes du monde, la chute à l'égarément. En revanche, l'intimiste cultive avec complaisance, à proportion même qu'il le dénonce, un vice que le journal spirituel condamnait au plus haut point : l'orgueil¹⁰, d'autant plus omniprésent qu'il est perpétuellement déçu — puisque je ne suis plus en contact qu'avec moi. Au lieu de la lente ascension spirituelle, le journal intime décrit donc une chute brutale.

9. Sur le pouvoir du mémorialiste, voir Louis Marin, «Bagatelles pour un meurtre (Retz)», dans *le Récit est un piège*, Paris, Minuit, 1978, p. 35-66.

10. La Bruyère : «Il faut définir l'orgueil une passion qui fait que de tout ce qui est au monde l'on n'estime que soi.» Dans *J*, p. 406 : «L'orgueil chez les faibles hypersensibles.»

JOURNAL INTIME

Les journaux de voyage, les journaux spirituels s'écrivent très bien à la troisième personne. La première personne est indispensable au journal intime. Encore n'est-elle pas si première que l'intimiste ne doive sous elle, sous le personnage, sous le masque, trouver son véritable visage¹¹. Se pose ici la question du double. «Moi, dédoublement¹².» Si *je m'écris*, d'une part je répète à l'intérieur même de moi (JE/MOI) la frontière déjà tracée entre Dieu et le monde, le monde et moi — aliénante. Je me suis étranger. Je me regarde en tant qu'autre, *alter ego* que j'écris enfin conforme à mon désir. Si bien que l'illusion consiste ici à faire croire que je parle de moi, tandis que j'écris sur l'autre. D'autre part, ce double, une fois clairement mis en place à l'intérieur sinon de l'être, du moins du discours intimiste, a permis au lecteur extérieur — TOI qui emprunte mon propre regard sur moi — de s'ajuster parfaitement à son rôle de voyeur implicite, et au genre de connaître une immédiate diffusion. Mais TOI ne possède de la présence que la puissance du regard. À travers TOI, c'est LUI, qui menace de nous voir.

D'un point de vue historique, par l'omniprésence — à toutes les personnes — du Moi caractéristique du genre, le journal intime apparaît étroitement lié à l'individualisme romantique; et par l'aspect mercantile de la forme, à une classe : la petite bourgeoisie. Le journal intime suppose l'idéologie du *self-made man*¹³. Cette entreprise de placement, qui consiste à conserver les traces du

11 Cette attitude est caractéristique d'une sensibilité moderne. Dans le monde primitif au contraire, jouer son personnage, ce n'est pas mentir, c'est manifester sa vérité, et le personnage l'emporte sur la personne. Loin de cacher, le masque révèle le vrai visage. De même, la conscience primitive ne s'oppose pas au monde, et conçoit que de larges pans du monde, des forces de la nature, des animaux, comme le prouve différentes formes de totémisme, l'habitent et l'animent. Voir Emmanuel Berl, «Sur le journal intime», *NRF*, octobre 1975, p. 39-45; Marcel Mauss, «Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de Moi», dans *Sociologie et anthropologie*, PUF, 1950, p. 333-365; C G Jung, *l'Homme à la découverte de son âme*, Paris, Payot, 1962.

12 *J*, p. 408. De même, p. 341 «Mais alors la disjonction intérieure excessive dont je souffre » Et, p. 543 «Je considère par exemple certaines maladies de la personnalité qui consistent en un certain dédoublement » Je propose, pour une remarquable mise en rapport des thèmes du double et du vertige, le film d'Alfred Hitchcock, *Vertigo* (1960).

13 Les deux prochains paragraphes suivent d'assez près les études de Béatrice Didier, «Pour une sociologie du journal intime», et de Gérard Rannaud, «Le journal intime de la rédaction à la publication. Essai d'approche sociologique d'un genre littéraire», dans *V del Litto (dir)*, *op cit*

temps, qui accumule et qui épargne, utilise le capital que représentent les valeurs individuelles. Et curieusement cette vie privée, par opposition à celle, publique, du personnage, possède une valeur par cela même qui lui enlevait toute valeur jusque-là : le journal intime recueille les désirs dénués d'incidences — autrement je suis autobiographe, si ma vie possède quelque valeur d'exemple, mémorialiste ou moraliste. Une certaine transition s'avérait nécessaire, qui atténuât la provocation de ce retour du refoulé¹⁴. Les éditeurs commencèrent donc par publier le non-dit de ceux qui possédaient déjà un nom : Byron, Goethe, Maine de Biran, Constant, Vigny, Michelet. Mais il apparut rapidement que le grand public — les petits bourgeois —, que l'amélioration récente des moyens techniques d'édition constituait en marché disponible, était avide de désirs frustrés avec lesquels il pût facilement s'identifier.

La publication partielle, donnée par E. Schérer en 1882 (Paris-Genève, Georg et Cie), du *Journal* de H.F. Amiel, marque une date en ce qui concerne la constitution du genre. D'une part, sous bénéfique d'inventaire, l'expression «journal intime» paraît ici pour la première fois dans le titre (*Fragments d'un Journal intime*). D'autre part, rien, sinon ce *Journal*, et ses «quatorze mille neuf cent six pages» au total (Amiel, 27 août 1873), n'avait pu attirer sur Amiel l'attention du public. Tout à coup, suite à ce qu'on a pu désigner comme «la chute des illusions bourgeoises», l'individu ne représente plus une valeur sûre, un bon placement, mais le danger d'une perte, d'une faillite, une suite de petits échecs et de petites peines dont le public paraît se délecter. Économiquement et politiquement arrêtés dans leur ascension, les petits bourgeois se trouvent coincés entre l'aristocratie recevant avec son nom le pouvoir social auquel ils aspirent sans y parvenir, et le prolétariat anonyme. L'intimiste écrit par impuissance¹⁵, par défaut. Il confie au journal la surproduction, la volonté de puissance, les désirs qui ne peuvent ailleurs trouver d'exutoire. Coupé du monde, repéré par l'état civil, cerné par l'État (LUI), l'intimiste entreprend, pauvre fonctionnaire de l'écriture, de se donner un nom. Cette crise d'identité de la bourgeoisie correspond à la notion «d'âge intermédiaire» élaborée à partir de la deuxième moitié du XVIII^e

14. Pour la séparation progressive, à partir de la Renaissance, des sphères privées et publiques de comportement, voir Norbert Elias, *la Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.

15. Pour le thème de l'impuissance dans *J*, p. 360 : «mon impuissance durant de longues périodes à atteindre la vie». De même, p. 340, p. 496, p. 500, p. 558, etc.

siècle. L'intimiste apparaît comme un éternel adolescent. Au Québec, la phase monopoliste du capital, l'interventionnisme étatique, et les subséquentes «angoisses de la bourgeoisie¹⁶», adviendront plus tard, pendant la période qui va de la Crise à la Guerre, celle même où Saint-Denys Garneau tient son *Journal*.

La publication du privé, ce paradoxe assez proche déjà de la pornographie — tu regardes impuissant mon dénuement —, constitue le *retournement* fondateur du genre proprement dit. TOI n'est plus un lecteur accidentel et indiscret, mais une institution, le journal intime reconnu en tant que genre littéraire. À travers TOI, c'est à LUI que j'ai soumis tout mon pouvoir. Je comprends alors ce que représente la condition de *sujet* — à laquelle je suis tenté maintenant d'échapper. TOI me regarde être regardé par LUI qui est partout¹⁷.

Il boit un verre d'eau dans un restaurant. Le regarde-t-on? Il se voit forcé de justifier chaque mouvement à ses yeux et aux yeux des autres. La nature simple est détruite comme raison de quoi que ce soit [...] Dégoût complet et désespoir. Il fuit dans un bordel vers le seul acte naturel qui puisse lui rester. Mais là, il ne peut encore mettre la main sur la réalité, la posséder, être assumé par elle; cette hyperconscience le paralyse, le rend impuissant.

[...]

Je suis traqué. Je me sens traqué comme un criminel. Depuis longtemps. Mais cela devient vraiment insupportable. Cela me tue : voilà l'événement (*J*, p. 491 et p. 494).

Ce regard, qui pour le voyageur créait le monde, il se retourne et pèse aujourd'hui Sur Moi. Et je suis vide, *privé*, c'est-à-dire *vouloir* privé de tout *pouvoir*. Ma parole implore, articule des plaintes perpétuelles, s'expose à nu, non seulement sans honte, mais avec satisfaction. Et l'on sent très bien que derrière cette longue plainte que la conscience morale, comme instance séparée (JE/MOI), adresse au reste du moi, il faut entendre, presque au sens juridique, des plaintes en fait portées *contre* le monde. Ainsi, la révolte de la volonté impuissante se retourne-t-elle contre moi en

16. Denis Monière, *le Développement des idéologies au Québec*, Montréal, Québec/Amérique, 1977, p. 267s.

17. Avec la reconnaissance du journal intime comme genre littéraire, au premier triangle JE/MOI (JE en tant qu'autre)/LUI (le lecteur indiscret), se superpose un deuxième triangle MOI/TOI (le lecteur institutionnalisé)/LUI/ (l'Institution).

accablement. Je ne puis me résoudre à la mort du monde et, m'identifiant partiellement à lui, je passe de la dénonciation d'un monde sans valeur que je continue malgré tout de désirer, à la critique de mes propres valeurs. C'est dire que l'intimiste est enclin à la mélancolie¹⁸.

VERTIGE

Saint-Denys Garneau se plaint qu'il manque d'être. Le calcul du *Journal* aboutit à une lamentable faillite de l'être. «Parce que je n'existe pas, que mon être est *ferè nihil*» (*J*, p. 495). Sous la surface des jours : le vide. Ôté le masque, le visage semble un trou. Offrant le spectacle de ma catastrophe, je tombe en moi, et cette dépression morale proprement moderne, qui donne le ton du journal intime, n'est plus celle de saint Augustin. Nulle élévation ne la suit¹⁹. Elle est descente qu'aucune remontée ne suivra. Icare mieux qu'Orphée la représente. C'est pourquoi, tout comme vous écriviez Monsieur Marcotte²⁰, que le *Journal* de Saint-Denys Garneau est un journal spirituel — probablement Saint-Denys Garneau obtient-il en effet la grâce —, j'écris que le *Journal* de Saint-Denys Garneau n'est pas un journal spirituel uniquement. Si Saint-Denys Garneau s'élève, c'est de ses propres forces, pour mieux tomber, et s'il avance vers Dieu, son chemin n'est jamais qu'une chute²¹. Saint Augustin n'explique pas cette prière sans aucun pouvoir, c'est-à-dire la plainte que le *Journal* inutilement répète, et qui tourne à vide. Le vide où je m'abîme, n'est ni moins dangereux ni moins salvateur, que le vide qui me ravit. Au centre même de l'œil, dans le foyer qui instituait, où convergent maintenant tous les regards, le vertige désigne ce point de rencontre, dans un équilibre toujours instable, qui inverse, confond, suspend les catégories du bas et du haut, de la chute et du ravissement, de l'intrusion et de l'extase. Le transport et l'abatement, l'adoration et la déchéance mènent de même au vertige. Mais les exercices diffèrent. Loin de l'éternité, l'intimiste s'exerce dans le quotidien affreux. Il ne découvre pas les grands espaces, ni ne pénètre les grands mystères, il déchiffre les petits

18. Sigmund Freud, «Deuil et mélancolie», dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 147-174.

19. Saint Augustin, *Conf.*, IV-12 : «Descendite, ut adscendatis.»

20. «Préface» du *Journal* de Saint-Denys Garneau, Montréal, Beauchemin, 1962, p. 13-40.

21. Saint-Denys Garneau, «Lettre à Jean Lemoine», 23 juillet 1933 : «Dans la joie comme dans le firmament quand on a dépassé le rayon d'attraction terrestre, on fait une chute incroyable vers Dieu.»

événements de sa vie intérieure et tourne des jours et des jours pour un seul vers.

Non plus, malgré les quelques indications de déplacements qu'il contient — Saint-Zotique, Oka, Québec, etc. — le *Journal* de Saint-Denys Garneau n'est pas un journal de voyage. On sait la panique que lui inspira le monde²². Elle est caractéristique de l'intimiste, pour qui le monde est menacé dès qu'il ne reflète plus l'ordre que «je» lui donne. Véritable obsession, comme chez Kafka, le monde dérange. Ni saint ni voyageur, l'intimiste écrit son journal là où, dans le tableau de Breughel, Icare tombe : entre une caravelle qui vogue vers quelque tour du monde, et, désignant sa chute, un homme isolé qui contemple la mer du haut d'un rocher. Sur la ligne où le bleu de la mer rencontre le bleu du ciel, le soleil déambule, le jour se lève ou la nuit tombe — nul ne saurait dire — sur un espace vertigineux, c'est-à-dire sans repères. Certes, les journaux expriment tous l'espoir d'abolir la frontière qu'ils ont posée au départ, de franchir l'abîme qu'ils ont eux-mêmes creusé entre Dieu, et le monde, et moi. Mais l'intimiste, et ainsi se livre-t-il entièrement au vertige, ne pose à sa chute aucun terme — ni Dieu ni monde — que lui-même. Y a-t-il plus grande liberté que celle de l'être qui tombe?

Saint-Denys Garneau se plaint qu'il manque d'être, mais l'on soupçonne que cette plainte en fait est portée contre le monde, conçu comme totalité. Le monde manque d'être. Je souffre de la vacuité, de la distance du monde. Le monde paraît privé de sens, et l'art chargé de le transfigurer en est absent. Saint-Denys Garneau constate la ruine de toute autre métaphysique. Sous la physique, sous le monde, nul Atlas : le vide le soutient. Suspendu au jour le jour, le monde paraît alors inexplicable. Sans suite, les événements surviennent et sont consignés. Des pensées s'esquissent, des faits se présentent — mais comment les ordonner, quel sens leur donner, puisque je ne sais plus où je me trouve —, simples phénomènes que je note et que le jour suivant pourra contredire. Les choses ont lieu et l'on sait très bien que l'intimiste ne saurait rien en dire qui tienne — à quelque autre qu'à lui. Avec une violence mystérieuse, la réalité se *produit* simplement, imprime ses chocs étonnants, instantanés, fugitifs, à chaque jour nouveaux — modernes. Passif, l'intimiste rend compte de ses impressions. Il parle d'un monde auquel il ne saurait prendre part, qu'il décrit d'une effrayante distance, un monde absent. Certes, l'intimiste maintient l'illusion d'un itinéraire, l'illusion d'un contact avec le

22. *Id.*, «Lettre à sa mère», 20 juillet 1937.

monde, qui serait plus que superficiel («tant mon être est superficiel et ne donne pas une prise constante et profonde au désespoir même», *J*, p. 496), mais la seule chose qui le rattache encore au monde disparu dans un tournoiement, c'est la corde raide du calendrier :

Il évolue toujours sur le bord extrême de la matière d'où l'on surplombe un mystère sans fond. À peine un pas de plus, une ligne de plus, et toute matière serait quittée. Et c'est cette évolution sur l'extrême rebord du sensible qui nous donne cette sorte de vertige suave, qui nous tient sans cesse en suspens, avec la sensation que notre âme est au bord de notre cœur, qu'elle va s'échapper, s'envoler dans cet au-delà dont la présence est si prochaine.

Mais cet au-delà, quel est-il, quel est-il? Qu'est-ce que recouvre ce mystère²³?

Et le mystère «recouvre» ici le point d'où je le «surplombais», c'est-à-dire qu'au-dessus, au-dessous, derrière les gestes et les phrases qu'il répète, et son existence au jour le jour, derrière la violence des chocs, des lectures et des rencontres, des pensées et des événements qui échappent à toute histoire, Saint-Denys Garneau découvre partout le même secret : le vide. Certes, le monde existe toujours, trop réel, mais il ne représente plus cette valeur solide sur laquelle «je» pourrais compter, et qui témoignerait d'un pouvoir. Au contraire, l'intimiste ne parvient pas à

23 *J*, p. 359, il commente ici la musique de Debussy. On peut rapprocher cette citation d'un lieu commun de la philosophie de la Renaissance, et qui sera régulièrement repris, tant par les moralistes classiques (Pascal, etc.), que par les Encyclopédistes (Diderot, etc.). On trouve ce lieu commun du pouvoir vertigineux de l'imagination déséquilibrée d'abolir la réalité du monde, aussi bien chez Pomponazzi, Marcel Ficin, Cornille Agrippa, etc. Voir Henri Busson, *la Pensée religieuse française de Charron à Pascal*, Paris, 1933, p. 337s. Je retiens ici le témoignage de Montaigne qui use de cet argument à la fin de son «Apologie» (II-12)

Qu'on jette une poutre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher comme nous le ferions, si elle estoit à terre. J'ai souvent essayé cela en nos montaignes de deça (et suis de ceux qui ne s'effrayent que médiocrement de telles choses) que je ne pouvoy souffrir la veue de cette profondeur infinie sans horreur et trablement de jarrets et de cuisses, encore qu'il s'en fallut bien ma longueur que je ne fusse du tout au bort, et n'eusse sceu choir si je ne me fusse porté à escient au danger. J'y remerquay aussi, quelque hauteur qu'il y eust, pourveu qu'en cette pente il s'y presentast un arbre ou bosse de rochier pour soutenir un peu la veue et la diviser, que cela nous allège et donne assurance, comme si c'estoit chose dequoy à la cheute nous peussions recevoir secours, mais que les precipices coupez et uniz, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoyement de teste [], qui est une evidente imposture de la veue

l'atteindre, ne possède aucune prise sur lui qui menace de s'évanouir. L'intimiste habite le territoire de son impuissance. Sur le marché du monde, rien pour «moi» ne fait sens, je suis sans valeur, et la suite de mes jours s'avère parfaitement insignifiante. Patiemment, l'intimiste rend compte, d'une écriture ordinaire, de péripéties sans importance pour nul autre que lui-même, d'incidents dont tout le monde se moque, de cris qui ne sauraient ailleurs trouver quelque écho.

Or il ne peut faire de doute que l'intimiste ne prenne dans son journal une manière de revanche, qu'il ne s'étourdisse là de mots que personne n'écouterait, qu'il ne perde enfin, après avoir tout perdu, la claire conscience de lui-même : se grisant d'une puissance illimitée aussi bien qu'illusoire, se satisfaisant de ses frustrations mêmes, cherchant à *détruire chaque jour* plus qu'à le conserver. Entre moi et le temps, je désire maintenant une rencontre si présente et *immédiate* que le monde d'aucune manière n'intervienne plus. J'éprouve alors le vertige, c'est-à-dire la conscience passionnée, destructrice, dépressive, du temps qui passe vide de tout passe-temps, qui tombe, en chute libre.

Ainsi, quand rien ne reste, la poésie apparaît-elle, qui ne pouvait apparaître dans le monde. Dans son *Journal*, Saint-Denys Garneau crée le vide, le vide propice aux vers. Le poète est prêt à tout, à tenir même un journal, pour le faire, pour atteindre à cette transparence, pour abolir ne serait-ce que provisoirement la conscience de ce «réel qui ne s'est pas fait assez dense pour s'imposer²⁴» — écriviez-vous. Entre l'œuvre impossible, presque alchimique, et la réalité proprement infernale dont il a précisément pour tâche vertigineuse d'abolir à tout prix la conscience, le *Journal* trouve sa place. Là, Saint-Denys Garneau se prépare à la poésie. Dans l'expérience quotidienne de l'écriture des jours, il se livre au vertige et goûte déjà le plaisir de la chute prochaine. Ainsi, de ce présent avec lequel j'écris quotidiennement la disparition du monde, surgit le présent des vérités générales, celui de tous les temps, ou plutôt de la fin des temps, nécessaire à la poésie. Loin que par son journal l'intimiste cherche à se raccrocher à la sécurité du temps commun, il cherche à l'évacuer, à l'anéantir²⁵. Il

24. Gilles Marcotte, «L'expérience du vertige dans le roman canadien-français» (1963), dans *Une littérature qui se fait*, Montréal, HMH, 1968, p. 74.

25. M. Blanchot, «Recours au journal», dans *l'Espace littéraire*, et «Le journal intime et le récit», dans *le Livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959, p. 271-279. La littérature se déploie dans l'absence de temps. Mais le journal intime, plutôt qu'un garde-fou, comme le soutient Blanchot, représente à mon sens un vertigineux manège d'abolition du temps — et du sujet.

transforme en tournant l'alignement banal des jours. «Je suis à un tournant²⁶», répète Saint-Denys Garneau page après page. Aucun événement, sinon la date elle-même, étourdissante, ne marque plus de borne au temps. Dans la lutte j'ai fait corps avec celui qui passe, qui tourne, qui tombe, et l'espace devient pur laps. Je m'étourdis tant et si bien que je trace enfin le cercle qui marque la retraite des événements, l'avènement du temps pur de la poésie — et victoire et défaite. Le cercle d'un éternel aussi bien que d'un quotidien retour, d'un abîme où je tombe tous les jours, sans plus rien qui me retienne.

J'éprouve alors la joie d'Icare²⁷, celle que procurent les dépressions brutales, les voltiges et les trapèzes. «Le poète joue, oui²⁸.» Or il est bien des sortes de jeux²⁹. Le *Journal* est un manège où le poète s'étourdit, et les *Jeux dans l'Espace* sont voués non seulement au ravissement de la grâce, mais aussi à l'ivresse de la chute. Le vertige du *Journal* — consignait le paroxysme du cri dans un court paragraphe, exaltant ou dépressif, décrivant les acrobaties de l'être et les accélérations insoutenables qui écrasent les viscères et font tirer la langue, absorbant quotidiennement la violence choquante du monde — prépare le plaisir de la libre chute des vers.

En effet, en termes esthétiques, le vertige est une entreprise de retournement, subversive, qui consiste à transmuier le traumatisme du choc en ivresse de la chute.

26. *J*, p. 347. Aussi, p. 540, p. 673, etc.

27. Jacques Blais, par exemple (*Saint-Denys Garneau et le mythe d'Icare*, Sherbrooke, Éditions Cosmos, 1973), n'aperçoit pas le plaisir que représente la chute et considère la symbolique verticale en termes moraux uniquement.

28. *J*, p. 340.

29. Roger Caillois, *Des Jeux et des hommes*, Paris, Gallimard, 1958, divise les jeux en quatre grandes catégories : les jeux de compétition, de hasard, d'imitation, et de vertige.

Supplément bibliographique**SUR LE JOURNAL INTIME**

- BATAILLE, Georges, *l'Expérience intérieure*, Gallimard, 1954
BRYANT, David, «Revolution and introspection the appearance of the private diary in France», *European Studies Review*, avril 1978, p 269-272
GIRARD, Alain, *le Journal intime et la notion de personne*, Paris, PUF, 1963
HOCKE, Gustav-René, *Das Europäische Tagebuch*, Wiesbaden, Limes Verlag, 1964, 1136 p
LELEU, M , *les Journaux intimes*, Paris, PUF, 1952
WEIL, Georges J , *le Journal origines, évolution et rôle de la poésie périodique*, Paris, 1934

SUR LE VERTIGE

- FEDIDA, Pierre, *l'Absence*, Gallimard, 1978
GLUCKSMANN, André, *la Force du vertige*, Paris, Grasset, 1983
LA METTRIE, J Offroy de, *Traité du vertige*, Rennes, 1737
LIPOVETSKY, Gilles, *l'Ère du vide Essais sur l'individualisme contemporain*, Gallimard, 1983